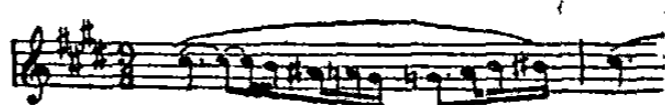


## LA BERLUE DE MADAME D'ESTRAILLES



*Lettre de la comtesse de Dione à une de ses amies.*

Versailles, le 1<sup>er</sup> novembre 17<sup>77</sup>.

Ma bonne, il faut que je vous conte un fameux voyage à Maucroy que je viens de faire, ou plutôt certaine aventure du chemin que je gage qui piquera votre imagination. Ou alors c'est que vous ne seriez plus ma Clotilde du couvent, aussi curieuse de frasques et de galanteries que folle de champêtre et de mystérieux ; c'est que vous ne seriez plus ce que vos lettres disent que vous êtes restée... Mais je vous parle du couvent, et ceci justement vous en va faire souvenir, car l'héroïne de mon récit n'est autre que cette charmante Louise de Solce, qui y entra l'année que nous en sortîmes, l'espiègle Louison, aujourd'hui duchesse et maréchale d'Estrailles.

Puisse cette lettre-ci, en flattant vos goûts les plus décidés, me faire pardonner le silence où je me suis tenue trop longtemps vis-à-vis de ma chère Clotilde !

Mais je vous entends qui dites : « Et l'aventure ? »

M'y voici.

Depuis l'Assomption, plus d'une, à la Cour, est privée de mari, voire d'aimant ; et je suis des premières. Le Roi — pour les graves raisons que vous présumez — a voulu que les officiers de ses régiments rejoignissent leurs enseignes. C'est ainsi que M. de Dione partit pour Maucroy, où

étaient les dragons amaranthes, voilà bel et bien septante jours.

Il y en avait trente que durait une absence si cruelle à mon cœur, lorsque M<sup>me</sup> d'Estrailles me prit à part au jeu du Roi.

D'elle vous n'avez gardé que le souvenir d'une enfant trop jolie. Sachez donc que ses vingt ans ont tenu et au delà toutes les promesses de son âge tendre. En vérité, nous n'avons à la Cour rien de plus séduisant, sinon de plus sage ; mais cela, c'est affaire au maréchal, qui fit un coup de témérité en la prenant pour femme au déclin de sa force. Les dieux l'ont formée pour l'amour, et cela éclate dans tous les traits de sa beauté, la tournure de son corps, la grâce de son maintien et le son même de sa voix, qui a je ne sais quel mordant dont les hommes disent qu'ils frémissent.

Prenez garde, néanmoins, que jusqu'ici M<sup>me</sup> d'Estrailles n'a succombé que modérément aux instances de sa nature et aux persécutions d'une foule de soupirants, encore que ceux-ci aient redoublé d'assiduité depuis l'éloignement du maréchal.

La pauvre belle — dont je suis un peu la confidente et que je trahis indignement pour l'amour de vous — me dit sans plus d'ambages qu'elle était à bout de vertu ; que cette vie d'abbesse l'accablait ; qu'elle n'y tenait plus ; qu'elle était sur le point de broncher ; qu'elle voyait bien que j'étais dans le même état (je ne sais où la futée prenait cela !) ; enfin que si j'aimais mon époux comme j'en faisais profession *et comme elle chérissait le sien*, il nous fallait partir de conserve pour les aller rejoindre. Bref, elle me proposa ce voyage à Maucroy dont je vous parlais en commençant.

— Le maréchal, me direz-vous, était donc aussi à Maucroy ?

En vérité, ma bonne, il y était, et avec lui notre petit cousin de Chaource, qui sert sous lui comme aide de camp

et dont l'extrême jeunesse ne laisse pas que d'être aimée...

Que vous dire ? M<sup>me</sup> d'Estrailles fut si touchante, si persuasive, et j'étais moi-même, avouons-le, si impatiente de revoir l'objet de mes feux, que nous fîmes partie de tirer sur Maucroy sans attendre d'avoir l'assentiment de nos époux.

C'était une équipée, Maucroy étant à cinq journées de Versailles. N'empêche que dès le lendemain nous étions en chaise par les grand'routes, M<sup>me</sup> d'Estrailles, Mirza sa petite chienne gredine, et votre servante.

Je vous passe les relais et les hôtelleries. Le train était à moi, mes gens sont alertes et ma voiture est douce, venant d'Angleterre. Il faisait on ne peut plus beau. La route se fit pour moi sans y penser, tant ma compagne montra d'esprit et de gaieté. C'est incroyable tout ce qu'elle sait, et ce qu'elle sait n'est rien au regard de ce qu'elle imagine. Elle me fit cent contes de la mythologie, qu'elle possède sur le bout du doigt ; me conta plus d'histoires de chasse qu'un vieux piqueur n'en connaît, et inventa mille folies amusantes au possible. Mais tout cela, légendes, anecdotes, impromptus, traitait uniquement de l'amour. Elle n'a que ce mot sur les lèvres, et le petit dieu ne cesse de la harceler. Je me demande où cela la mènera ; car elle ne saurait se contenter plus longtemps d'un roquentin comme le maréchal et d'un greluchon comme Philippe de Chaource... La voyant si chaleureuse, je me prenais à regretter qu'elle n'eût épousé quelque jeune seigneur vigoureux et bien fait, plutôt que ce pauvre maréchal. Mais notre Louise est férue de noblesse à un point que vous ne sauriez concevoir. Pour elle, on est croquant si l'on n'est au moins comte. Duchesse d'Estrailles, ce beau titre et ce grand nom sont les moindres qu'elle souhaitait. Elle eût régné sur les peuples sans plus d'étonnement qu'elle règne sur les cœurs.

— Et l'aventure ?

Pardonnez-moi. Ma plume ne tarirait pas sur le sujet de

Louise d'Estrailles. Je voulais seulement vous dire qu'elle a de l'entraîn comme quatre, et que je ne me rassasiais ni de l'entendre épancher en devis l'excès de son ardeur, ni de la voir prodiguer à Mirza des caresses passionnées qui s'échappaient là faute de mieux.

Tout alla bien jusqu'au cinquième jour, que nous devions toucher le but. Nous avons passé la nuit à Rouvres. Comme la matinée s'avancait et que nous étions au cœur de la forêt de Sigre, où les chemins sont détestables, la chaise s'inclina tout à coup avec un bruit horrible : une roue venait de se rompre.

Le secours d'un charron était nécessaire. La Rive, que j'avais emmené pour diriger la campagne, me dit que nous étions encore à plus de six lieues de Maucroy, et que le village le plus proche n'était autre que Rouvres, à trois lieues en arrière. Le courrier se trouvait avec nous, n'ayant plus de relai à commander et M<sup>me</sup> d'Estrailles se faisant une maligne joie d'arriver à l'improviste. On dépêcha donc cet homme au plus près.

A supposer le pire, nous ne pouvions manquer de coucher à Maucroy, et c'était le principal. Mais, à supposer le mieux, nous ne pouvions repartir avant le soir, et il n'était pas midi. La chaise, redressée, nous offrait un refuge où rentrer ne nous tentait pas. Au contraire, la splendeur du temps et la magnificence du site, le besoin d'aller et de respirer l'air pur, tout nous invitait à la promenade.

Je dis à La Rive de préparer pour notre retour un restaurant de gelées et de confitures sèches, et nous partîmes toutes deux à l'aventure.

Vous savez ce qu'est la forêt, ce qu'est l'automne, et combien leur assemblage est émouvant. La forêt de Sigre vous eût impressionnée au delà de votre attente. Elle justifie bien sa réputation. La majesté en est incomparable. On se sent là dans un royaume : le royaume des arbres et des bêtes, où les hommes ne sont que des passants furtifs.

Les arbres, ils étaient autour de nous comme un monde somptueux et secret. Quant aux bêtes, jamais je n'en ai tant vu, et de moins sauvages. Une multitude d'oiseaux remplissaient la création de leurs chants divers. On voyait les ramures blondes s'agiter par l'effet de leur présence. Les écureuils rouquins sautaient de cime en cime. A chaque instant, un petit œil vif ou de grandes prunelles noires nous fixaient sous bois ; lapins, lièvres, chevreuils regardaient passer les intruses ; et je crois que nous ne les eussions point dérangés, si Mirza, ravie de l'aubaine, n'eût chargé de-ci de-là, leur jappant aux trousses comme un petit foudre de guerre.

Nous quittâmes bientôt le grand chemin pour un sentier qui s'enfonçait à travers les fourrés. Une compagnie de sangliers le franchit devant nous avec fracas. Ils bourraient aux branches et grognaient. Mirza, qui bondissait dans l'herbe haute, se replia sur nous, l'oreille plate et la queue au ventre. Je fis un mouvement de retraite, mais M<sup>me</sup> d'Estailles m'entraîna plus avant. Cette forêt l'enchantait. Sa fantaisie païenne la peuplait de dryades et de faunes ; et puis c'est une chasseresse éprouvée (vous vous rappelez que son père l'a mise à cheval devant qu'elle sût faire la révérence) ; si bien que le lieu avait, à son regard, double attrait. Tantôt, me montrant quelque tremble qui s'effeuillait en pluie d'or, elle disait de la mousse que c'était Danaé. Tantôt, penchée sur une trace, elle faisait, comme on dit, « le pied de l'animal », où je n'entends rien, ce qui la confondait. Elle allait, humant la brise et les fumets, fredonnant des fanfares, visant d'une arme imaginaire un gibier que mes yeux ne savaient découvrir. L'odeur fauve des bois la grisait. Si le paysage semblait le fond naturel de sa beauté, la saison lui seyait comme une parure bien choisie. Nu-tête, et Zéphyr se jouant dans ses cheveux dorés, elle avait l'air d'avoir ôté non un chapeau, mais un croissant.

La chaleur était forte et le soleil cuisant. L'appétit se faisant sentir, le moment vint qu'il nous parut à propos de

retourner. Mais la fugue avait tant d'agrément qu'avant de nous y résoudre, nous décidâmes une halte en un carrefour perdu où nos pas venaient d'aboutir. Nous nous assîmes donc sur un tertre, et goûtâmes l'empire de la forêt.

Il y a dans certaines flammes de l'automne un je ne sais quoi de languissant qu'on dirait printanier si l'on envisage la fièvre qu'il nous donne. Le renouveau défunt y reparait comme un fantôme, et avec autant de vigueur que de brièveté. Telle était l'influence de cette journée, où la chair s'inquiétait d'un orage futur. Amour s'y donnait carrière. Vous pensez bien que M<sup>me</sup> d'Estrailles en subissait le joug dans toute sa rigueur... Que de grâce elle montrait, étendue sous la feuillée, s'étirant avec une voluptueuse nonchalance et laissant voir en sa pose les sentiments qui l'agitaient ! Elle n'était plus là duchesse ni maréchale, mais rien qu'une des formes innombrables prises par le Désir en cette heure d'ivresse. Devenu son maître, il se révélait au moindre de ses gestes ; c'est lui qui soulevait sa gorge éblouissante ; cette bouche entr'ouverte, ces yeux mi-clos étaient les siens ; ces soupirs exhalaient son appel tout-puissant !

Soudain je prêtai l'oreille, et M<sup>me</sup> d'Estrailles retint son souffle. Une flûte, au loin, modulait un chant rustique... Cela était exquis, et la perfection de notre plaisir s'en trouva comme achevée. Cet air s'accordait à merveille avec la Nature. Imaginez un loriote virtuose, supposez un ruisseau de génie, figurez-vous la brise rivale de Lulli !

M<sup>me</sup> d'Estrailles, avide de s'attarder, en saisit l'occasion.

— Venez, me dit-elle. Allons au joueur de flûte, à ses jattes de lait et à son pain bis, plutôt que de retourner vers La Rive, ses gelées et ses confitures sèches.

— Y songez-vous ! répliquai-je. Si c'était un brigand !

Elle secoua la tête avec assurance :

— Qui joue de la sorte n'est point méchant.

N'étions-nous pas en aventure ? J'hésitai. Mais tant de confiance me gagna, et le démon des escapades finit par l'emporter.

Nous nous engageâmes dans une sente extrêmement touffue qui nous sembla piquer en bonne direction. La flûte nous guida quelque temps encore, puis la forêt seule fit entendre son orchestre confus dont le meilleur soliste venait de se taire. Il reprit tout soudain, alors que nous doutions d'être sur sa voie et que nous étions perdues dans le silence. Ce ne fut qu'un trait, clair et léger comme l'éclat de rire du pivoet qui s'envole. Nous approchions.

Bientôt nous donnâmes contre un vieux mur moussu et délabré que la sente se mit à longer.

Nous arrivâmes de la sorte au portail d'un petit château. Une allée de gazon permettait d'y accéder en voiture. La grille dressait une merveilleuse ferronnerie tapissée de lierre et de viorne; un seul vantail en était ouvert, sans doute depuis fort longtemps, car les végétations qui le liaient au pilier ne faisaient de tous deux qu'une masse de verdure. Un écu, soutenu d'arabesques, terminait le fronton par une couronne de marquis. La simplicité du blason indiquait sa noblesse. Il portait *de sable, aux chenilles sans nombre*, autant qu'on pouvait appeler *chenilles* ces sortes de vermisseaux rayonnants semés dans l'ovale quadrillé.

Au fond d'une cour seigneuriale, où d'anciens parterres entouraient de broussailles un bassin d'eau verte, on voyait, ombragée de grands arbres et vêtue de vigne écarlate, la plus charmante gentilhommière qui se puisse rêver.

Nous entrâmes dans la cour non sans respect, comme nous serions entrées dans le siècle de nos grands-pères. A notre vue, un peuple de lapins décampa, et compère le renard, qui les guettait, disparut par une brèche du mur. Cependant le château n'était pas abandonné. Cela se devinait à des signes insaisissables. A travers les croisées, au delà d'un intérieur baigné de lumière, on apercevait la fuite vallonnée d'un parc sylvestre dont les pelouses étaient des clairières et les bosquets la forêt même.

Une porte du château n'était pas fermée, non plus que la fenêtre voisine. Il venait par là quelque bruit. M<sup>me</sup> d'Es-

trailles m'entraîna. Je sentais sa main ferme dans ma main crispée. Son mutisme était souriant.

Nous fûmes à la fenêtre sans que rien nous eût trahies, et là, passant le nez, nous entrevîmes celui qui allait devenir notre hôte.

Il nous tournait le dos, et riait à son image qu'un trumeau lui renvoyait. Une immense perruque frisée, comme on en portait jadis, une robe de chambre à ramages, du même temps, voilà ce que j'en aperçus d'abord, avec cette figure rieuse assombrie par le miroir.

C'est par le moyen de ce même miroir que nous fûmes découvertes. On nous y surprit, et l'on fit volte-face avec une étonnante soudaineté.

Mirza, tenue sous le bras, se prit à exhiler son aversion par des grondements rageurs et des aboiements furieux. On eut l'esprit de feindre qu'elle n'existât point.

Je vous le confesse : je n'étais rien moins que rassurée. Dans le moment, notre audace m'effraya, et je fis un recul.

Mais le châtelain s'avavançait vers nous à petits pas saccadés, exprimant de son mieux la plus agréable surprise. C'était un homme de taille ordinaire et d'âge incertain. Sa robe traînait, il s'appuyait sur une canne à béquille d'ivoire, et sa volumineuse perruque encadrait étroitement la figure la plus extraordinaire et du monde et du temps.

Si j'essayais de vous la décrire pièce à pièce, je sais bien que vous n'en auriez pas la moindre idée. Quand vous sauriez de l'œil qu'il était malicieux et lubrique ; du nez, qu'il révélait autant de sensualité que de naissance ; de la bouche, qu'on la devinait gourmande et qu'on la voyait fière ; du teint, qu'il semblait la patine du bronze le plus chaud, — cela ne vous dirait pas combien le personnage était surprenant. Son bel air et son démodé, son cynisme à la fois superbe et farouche, ce ravissement qu'il nous montrait, plein de grâce et de convoitise tout ensemble, composaient un mélange inouï dont on ne savait s'il fallait le craindre ou s'en flatter.



Je le craignais plutôt. M<sup>me</sup> d'Estrailles s'en flattait davantage. Et il faut croire que nos pensées étaient visibles, car les regards du gentilhomme se posaient sur ma compagne avec plus d'insistance que sur moi.

— Ah! mesdames! — s'écria-t-il. Et sa voix chevrotait, ressemblant à son rire. — Que les dieux soient loués de vous avoir conduites jusqu'ici! Veuillez entrer. Votre esclave tombe à vos pieds. Tout ce que vous voyez vous appartient plus qu'à moi-même.

Son geste, qui montrait son domaine, avait l'air d'embrasser le monde. Je ne retrouve plus avec exactitude les termes dont il usa, qui étaient bizarres comme ceux d'une langue ou lointaine ou vieillie. Mais il avait mis tant de grandeur en son accueil, que nous fîmes la révérence, et que peu s'en fallut que nous en fissions trois.

Là-dessus, il nous baisa la main. Sa lippe goulue, attouchant mon poignet, me le fit retirer presque brutalement.

Nous attendions qu'il se nommât. Il n'en fit rien, et n'en devait rien faire de tout le temps que nous passâmes en sa compagnie. Ce que voyant, M<sup>me</sup> d'Estrailles, qui s'efforçait en vain de calmer sa maudite chienne, s'excusa de l'incongruité, et conta par quelle suite de hasards nous étions arrivées où l'on nous voyait. Elle ne déguisa pas que nous avions grand'faim.

— Alors cet homme nous dit de son ton guttural :

— Vous n'avez devant vous qu'un amant de la Nature. Je suis ici ni plus ni moins qu'un arbre dans la forêt, une bête parmi les bêtes de ces bois. Ami de la solitude, je ne me plais qu'en la société des plantes que je cultive et des animaux qui m'entourent. Mes repas sont d'un herbivore. Je vous ferai les honneurs d'une frugalité dont me voici honteux pour la première fois. Souffrez que je vous laisse un moment. Notre dîner sera bientôt cueilli.

Sur ce, il saisit un panier d'osier, nous salua galamment, et sortit par la porte du parc, de cette allure sèche et rapide qui lui était propre. Mais Mirza, s'étant jetée sur lui, fouillait

le bas de sa robe pour lui mordre les chausses, et, sur la prière de M<sup>me</sup> d'Estrailles, le marquis lui donna du bâton, de manière à l'éloigner pour longtemps de ses mollets.

M<sup>me</sup> d'Estrailles me sembla rêveuse et même tourmentée, comme si le doux mal qui la travaillait eût empiré soudain. Elle tapotait ses jupes devant le trumeau, lissait ses sourcils, réparait sa coiffure... Moi, j'examinai le décor de notre frasque.

Midi régnait dehors et dedans. Les senteurs et les murmures forestiers entraient dans la maison avec des frelons et des guêpes. La salle était de bonnes mesures, meublée de bahuts à l'italienne et de ces sièges aux pieds tors que nous héritâmes de nos bisaïeux. Un désordre laissait des tiroirs bâillants, des battants entr'ouverts ; le tapis, mal tiré, se plissait sur les dalles de marbre ; quelques fruits gisaient à même la table.

Ayant considéré de beaux portraits de famille où l'écu du portail semait des chenilles d'or sur un fond de ténèbres, une clarté se fit en moi : « Ce ne sont pas des chenilles, pensai-je, mais des vers luisants. Et nous voici bel et bien chez M. de Verluys. »

Verluys ! Je me souvenais, maintenant. A Rouvres, des quidams avaient prononcé ce nom-là. Ils parlaient du marquis comme d'un ermite fantasque, peu sociable, enfoui dans son manoir solitaire...

J'en fis part à M<sup>me</sup> d'Estrailles.

— C'est au mieux, dit-elle. Mais le marquis et notre musicien ne font qu'un seul être. Voyez, ma chère.

En effet, il y avait là, dans une encoignure, parmi des faïences et des livres, une flûte, un antique escalier de roseaux. Et comme si le flûtiste l'eût laissée sur une partition, cette flûte reposait au livre des *Métamorphoses*, sur une page où l'on voyait la nymphe Syrinx changée en touffe de roseaux sous les yeux du sylvain désappointé.

M<sup>me</sup> d'Estrailles, m'ayant expliqué la gravure, retomba dans les pensées qui l'absorbaient si furieusement.

L'attente, au demeurant, fut de courte durée. Nous l'occupâmes à l'épisode d'une harde de cerfs qui vint à passer contre le château, si près qu'une biche s'aventura jusqu'à montrer sa fine tête dans l'encadrement de la porte. Mirza l'effraya stupidement.

Les bêtes en usaient ici avec une familiarité de paradis terrestre. Je me représentais notre hôte comme les imagiers se plaisent à représenter La Fontaine, c'est-à-dire entouré d'animaux affectueux. Vous m'accorderez que la grande perruque y prêtait singulièrement. C'est à quoi je songeais quand M. de Verluys reparut, sans faire, ma foi, plus de bruit que la jolie biche.

Notre amphitryon portait dans son panier des fruits des plus beaux, et surtout d'incomparables grappes de raisin. Il avait la canne sous l'aisselle, et dans sa main un rayon de miel ressemblait à un rayon de soleil ; des abeilles y tenaient encore, tandis que d'autres volaient à l'entour. M. de Verluys en riait d'un rire nasillard, bonhomme et primitif, découvrant l'éclatante blancheur de ses dents. Il mit sa récolte sur la table, avec une carafe d'eau fraîche et un flacon de vin vermeil ; et, comme un papillon s'était posé sur son épaule, d'une pichenette il lui donna la volée.

Comment vous peindre ce qui suivit ?... J'essaierai cependant.

M. de Verluys se mit entre nous... Et son charme opéra sur-le-champ. Je ne prétends point qu'il opéra seul, sans être secouru par le vin vermeil, l'heure de midi, l'embrasement de l'automne, l'imminence de l'orage, la Nature en sa force et tous ces mouvements qui s'élançaient en nous depuis quelque temps. Mais il faut reconnaître que ce diable d'homme-là vous attirait comme pas un. Pour moi, je lui résistai d'autant plus aisément que M<sup>me</sup> d'Estrailles l'occupait davantage et allait de l'avant. C'est inimaginable : elle fut prise en un clin d'œil, et si fort que, dès le début, le dénouement me parut fatal ! Quel Don Juan était-ce là ? Qu'avait-il donc d'irrésistible ? Accoutré de la sorte, com-

ment ne l'ai-je pas trouvé grotesque un seul instant, et pourquoi sont-ce nos paniers, nos fanfreluches et nos mouches qui jureraient auprès de ses atours surannés?... Il sentait la mousse, la terre, la forêt, la bête mâle. Les dentelles de son col s'ouvraient sur un poitrail brun, celles des manchettes retombaient sur des mains déliées, mais puissantes et calleuses comme en ont les jardiniers. Qu'avait-il donc ?

Il avait, certes, on ne sait quoi d'inouï, d'ambigu : le contraste, sans doute, du prince et du bûcheron qui s'alliaient en lui. Mais je crois qu'il avait surtout de n'être ni barbon ni blanc-bec, mais un luron robuste aux narines lascives, et de surgir aux flancs de la maréchale avec la complicité de toutes les circonstances.

Je ne suis pas encore revenue de la stupéfaction que j'éprouvai devant la conduite de Mme d'Estrailles. Traitez-moi d'innocente, si vous voulez : je ne croyais pas que les sens pussent nous dominer si vite et à ce point que l'on ne soit plus maîtresse de son corps... Elle mangea quelques quartiers de pommes barbouillés de miel, et but deux ou trois coups du vin capiteux ; mais le compagnon l'assailait de gentillesses fleuries et l'enveloppait de regards tendrement impérieux qui lui faisaient perdre la tête. Je tentai, par des mines austères et des expressions inquiètes, de la rappeler au sentiment des convenances ; rien n'y fit. Avec cela, le gaillard vous avait de l'esprit à revendre ; l'envie de rire me prenait dans le moment que la sévérité eût été de mise... Enfin tout cela parvint à n'être plus supportable. Je me sentais le feu aux joues, le mal de tête me prit. Comme, après tout, ni le maréchal ni son aide de camp ne m'avaient confié le soin de leurs amours, je demandai à M. de Verluys la permission de dormir la méridienne, et l'on m'installa dans un fauteuil à oreilles avec les attentions d'usage.

Ce que vous aurez peine à croire, ma bonne, c'est que je m'endormis réellement, — ce qui dut bien se voir. Je vous dis que tout conspirait à la victoire du marquis ! Oui, la fatigue l'emporta sur la vigilance (lisez *curiosité*, perfide

que vous êtes !) et je ne m'éveillai qu'après un long temps.

— Louise ! m'écriai-je.

Le soir tombait. J'étais seule. Dans l'instant même, M<sup>me</sup> d'Estrailles et M. de Verluys m'apparurent qui s'en venaient à petits pas, sortant d'un bocage. Je courus à leur rencontre.

— Il se fait tard, dis-je. Partons. Notre chaise doit être amplement réparée...

M<sup>me</sup> d'Estrailles était assez décoiffée. Elle avait la paupière bleue et la pommette rouge. Des brins de mousse restaient accrochés aux fanfoles de sa robe. Croyez-vous pourtant qu'elle baissât les yeux ? Ce ne serait point la connaître.

— Allons ! dit-elle simplement.

Mais elle fixait sur le marquis un regard chargé de passion, qui me donna de lui la plus haute idée.

J'étais toute interdite. Voyez la sotte figure que je faisais !

M. de Verluys nous reconduisit jusqu'au portail sans qu'un mot fût échangé. Nous primes congé de lui sous le blason de fer. Il porta mon poignet à ses lèvres presque malgré moi, couvrit de baisers les deux mains de la maréchale, et, s'appuyant à la grille, contempla notre départ.

On se retourna pour le revoir et lui faire un dernier signe ; puis la forêt se referma sur le vieux mur, et nous marchâmes sans rien dire.

J'attendais des manières d'excuses, une déclaration de confiance, au moins quelque éloge de la discrétion... Rien ! La belle ira loin, je vous le dis. Amoureuse comme une chatte, hautaine comme une lionne, c'est une jolie bête féline que M. de Buffon n'a point soupçonnée, mais dont vous entendrez parler.

Je me hâtais, en dépit de la chaleur qui était devenue suffocante. Mais voilà que la flûte se mit à chanter au fond des bois ; et force me fut de ralentir pour l'écouter, afin de ne pas distancer ma compagne.

Aussi bien, je reconnais que M. de Verluys jouait divinement et que cet adieu mélodique valait qu'on lui prêtât une oreille attentive. Quel langage que la musique ! et combien de choses elle peut traduire que la parole ne saurait exprimer ! Par le secours des sons, par des rythmes, des fioritures, des arpèges et des trilles, le marquis écrivait à M<sup>me</sup> d'Estrailles un billet harmonieux et sensuel. Il lui rappelait les ravissements de l'après-midi, et si vivement, que mon oreille croyait entendre ce que mes yeux n'avaient point vu.

Quand les notes suprêmes eurent percé l'espace d'une effusion triomphale, je m'aperçus que nous étions immobiles, et j'en fus mécontente comme d'un péché. M<sup>me</sup> d'Estrailles souriait avec malice.

— Mes gens, murmurai-je, vont être dans une inquiétude folle !...

Je ne me trompais pas. Nous rencontrâmes bientôt La Rive qui était à notre recherche et faisait retentir les airs de ses cris.

La roue était consolidée. On la changerait à Maucroy. Nous montâmes donc, et le cocher toucha.

La nuit vint d'autant plus promptement que d'épais nuages s'étaient amoncélés. Cette roue rafistolée ne permettait pas de courir la poste. Il nous fallut sept heures pour arriver. Sept heures qui me semblèrent doubles ; car entre M<sup>me</sup> d'Estrailles et votre servante une gêne avait pris naissance, que j'étais peut-être seule à éprouver, et dont je n'aurais pu dire si elle provenait du secret qui nous liait plus que du silence que nous gardions à ce propos. Le fait est qu'à nous entendre babiller de ceci et de cela, nul ne se serait douté de l'intermède scandaleux qui venait de couper notre voyage.

Nous arrivâmes à Maucroy sur la mi-nuit, dans une étouffante obscurité.

Une grande déconvenue m'y attendait : les dragons ama-

ranthes avaient levé le camp depuis la surveillance. Quant au maréchal, il était parti devant eux avec sa suite. Et tout ce monde chevauchait à présent sur le pavé du Roi.

Je ne vous entretiens que de ma déconvenue à moi, ne pouvant croire en effet que M<sup>me</sup> d'Estrailles fût fâchée de la conjoncture, après un écart aussi récent. Mais allez donc savoir ce qu'elle pense ou non !

Quels que fussent nos sentiments, il fallait coucher là, et coucher seules. L'hôtelier donc nous préparait des chambres, quand on vint nous dire que le comte de Maucroy souhaitait de nous saluer. Nous le reçûmes incontinent. Ce brave comte, que j'avais vu naguère à Versailles, me le rappela fort à point. Il s'était enquis de ces voyageurs qui arrivaient en pleine nuit. Nos noms, rapportés, l'avaient fait accourir. La comtesse et lui n'entendaient pas que nous eussions d'autre hôtellerie que leur hôtel. Il nous pria de l'accompagner, ce que nous fîmes sans façons.

C'était un mardi. Le vendredi, nous étions encore là. Notre voiture n'en était point la cause ; mais l'orage que vous avez vu se préparer avait crevé sitôt notre installation, et dès lors il n'avait cessé de pleuvoir en déluge.

Je vous certifie pourtant que je brûlais de repartir, non seulement pour terminer une équipée aussi décevante, mais encore afin de tirer au clair l'énigme mystérieuse que je vais poser pour vous telle qu'elle se posa pour nous.

A notre arrivée chez les Maucroy, je m'étais demandé s'il ne serait pas prudent de les mettre au fait de notre rencontre avec M. de Verluys. Celui-ci ne résidait pas si loin que nos hôtes ne dussent le connaître, et si quelque jour le marquis venait à leur parler de nous, que penseraient-ils de notre silence à son sujet ?

M<sup>me</sup> d'Estrailles ne soufflait mot de la péripétie. Cependant il fallait la mentionner sans retard, ou du tout. Je balançai quelques heures, puis me décidant, je glissai dans la conversation, comme un fait sans conséquence, que nous avions pris du repos sous le toit d'un gentilhomme soli-

taire, à six lieues de Maucroy, le marquis de Verluys.

— Un fameux bonhomme! fit le comte. Voilà des années qu'il mène à la Verluysière cette existence de philosophe et de rustre où vous l'avez surpris. Misanthrope entiché de Nature, c'est Alceste et c'est Jean-Jacques, bref, c'est un extravagant. Ce pauvre Verluys! Et comment va-t-il? Mon père l'a traité parfois. Ils étaient de même âge. Eh! Eh! s'il n'a pas quatre-vingt-dix ans, c'est qu'il en a nonante! Un géant! Mais quelle affreuse figure, n'est-ce pas, toute gâtée par la petite vérole...

A ces mots le trouble s'empara de mon âme. Au portrait qu'on venait de faire du marquis, j'avais entrevu toutes les ombres de l'aventure. Certes, c'était bien à la Verluysière que nous avions fait relâche (l'écu semé de vers luisants et mille autres témoins l'attestaient), mais l'homme qui nous y avait accueillies n'était pas M. de Verluys!

Je ne pus m'empêcher de regarder M<sup>me</sup> d'Estrailles. Elle avait entendu les propos du comte. Son visage restait impénétrable.

Ayant repris le souffle qui m'avait manqué, je poursuivis :

— Nous avons cru que M. de Verluys n'était seul que par hasard... Quoi! pas un valet à l'office? pas un *jardinier* dans l'orangerie?

— Personne. Ses dix doigts, voilà tout le train de son domestique.

— Et jamais M. de Verluys ne sort de sa Verluysière?...

— Jamais, répondit M. de Maucroy.

L'entretien partit sur un autre sujet, sans que M<sup>me</sup> d'Estrailles se fût donné la peine d'y contribuer. Mais, le soir même, j'allai la trouver dans sa chambre.

— Louise! lui dis-je. Ce n'était pas M. de Verluys!

— Là! Là! fit-elle. Voilà bien de l'agitation. Ce n'était pas M. de Verluys. Et puis?

Elle me démontait encore un coup.

— Bien, bien, balbutiai-je.

Mais il me semblait que derrière ce masque d'indiffé-



rence, l'altière duchesse et maréchale d'Estrailles devait cacher le dépit d'avoir été bernée et la honte d'avoir dérogé. Je la pris de biais :

— Il ne s'agit pas de vous, lui dis-je, non plus que de celui qui a joué le personnage du marquis...

— Joué ? se récria-t-elle. Joué sans se parer d'un faux nom !

— Soit !... Il s'agit du marquis lui-même. Où était-il ?

— Nous sommes d'accord. Une visite à la Verluysière s'impose. Il y a là dedans moins de louche que vous ne pensez, mais il y en a suffisamment pour que je tienne, comme vous, à le dissiper. Au retour, nous passerons par la Verluysière.

Ainsi fut décidé. Mais la pluie tombait sans trêve ; partir eût été fou ; nous attendîmes donc.

Au surplus, nous n'aurions pu désirer de meilleur abri que la maison des Maucroy. C'est un véritable palais en miniature, et ceux qui l'habitent l'ont rempli de belles choses. La fureur des *collections* s'est fait sentir jusqu'ici. Le comte possède un cabinet de camées qui mérite la célébrité ; certains, des plus anciens, ont été déterrés aux environs ; et l'un d'eux, ayant plu à M<sup>me</sup> d'Estrailles, lui fut donné à son corps défendant. C'est la figure d'un jeune satyre rieur ; la corne petite et l'oreille pointue, il semble taillé sur le vif, et sa mine est si naturelle que vous jureriez l'avoir rencontré sur terre.

Pour la comtesse, elle amasse toutes sortes de babioles qu'elle étale avec autant de plaisir qu'on en prend à les admirer. Elle raffole de bijoux brimborions, de parures colifichets, et, naturellement, ses dernières acquisitions sont les préférées. C'est ainsi qu'elle faisait grand cas d'un collier à grains d'or qui n'était son bien que depuis la semaine et qui, vous l'allez voir, se mêla tout à coup de nos affaires.

Elle nous dit un soir, en le faisant luire aux chandelles :

— C'est un étrange colporteur qui me l'a vendu. Il venait de Flandres et regagnait son pays en trafiquant de

pacotille. Un Maure plus beau qu'une statue. Ce collier lui appartenait en propre. Nous sommes infestés de ces marauds, dont on pend quelques-uns par-ci par-là et qu'on devrait brancher tous autant qu'ils sont. Avec leurs grands airs, il n'est pas de mauvais coups dont ils ne soient capables. Vous diriez des dieux quand ils passent, et ce ne sont que des chenapans...

M<sup>me</sup> de Maucroy s'interrompit pour me demander si j'étais souffrante, vu la pâleur qui venait de se répandre sur mon visage. Je lui dis que c'était l'ouvrage d'une vapeur passagère, dont elle ne devait pas s'inquiéter. Mais jugez de mon émotion ! Quel froid mortel m'envahissait ! Et quelle amazone que cette d'Estrailles qui n'avait pas sourcillé !... Ah ! depuis son départ, je n'étais pas en paix avec ma conscience ; elle me reprochait d'avoir favorisé cet égarément par ma complaisance, mon inaction lâche, mon silence complice, et saisissait le plus faible prétexte pour me rappeler ces fautes et l'occasion qui les avait permises...

« Plus beau qu'une statue... Un Maure... Vous diriez des dieux... Ah ! le voilà, me disais-je, le voilà le portrait de l'inconnu, du « chenapan » ! Qu'a-t-il fait du marquis, ce « maraud » d'Africain ? »

On s'empressait autour de moi. La maréchale me fit respirer un flacon de sels qui me ravigota moins promptement que l'intrépidité de son regard. Je revins à la vie, — si c'est vivre que de perpétuellement mourir d'inquiétude.

La pluie ne tombant plus, nous fîmes nos adieux.

Les chemins défoncés n'étaient plus qu'ornières et ruisseaux. Je crus que nous n'arriverions jamais à la Verluysière, et dans la chaise je ne tenais pas en place, tandis que M<sup>me</sup> d'Estrailles était aussi calme et reposée qu'un sphinx de l'Égypte. Le sort du véritable M. de Verluys ne semblait pas l'intéresser plus que l'être réel du prétendu marquis. La froidure du temps, la tristesse du ciel avaient achevé de l'assagir. Mirza, couchée dans son giron, dormait en paix.

Sa maîtresse parlait de tout, hormis de ce qui m'eût passionnée; c'est à peine si je l'écoutais, dans ma hâte de parvenir à la Verluysière.

Nous laissâmes la voiture sur le grand chemin, à l'entrée de l'avenue d'herbe, et, sans autre escorte que la chienne, nous avançâmes en foulant le gazon mouillé.

La forêt n'était plus reconnaissable; ternie et dévastée, elle avait perdu son mystère avec sa pompe.

Une pluie fine se mit à poudroyer comme nous arrivions au château. (J'avais un grand pistolet passé dans ma ceinture, et j'en tenais la crosse.)

La porte et la fenêtre étaient encore ouvertes. Dans la salle de notre goûter, les averses et les bourrasques avaient fait leurs sévices, et l'on y voyait les marques de nombreux visiteurs emplumés ou fourrés, dont l'un (c'était un chat sauvage) se laissa surprendre par nous. La bête, qui était à dévorer les restes d'un corbeau, s'affola quand elle nous vit, renversa dans ses bonds plusieurs objets, et s'enfuit de chambre en chambre, poursuivie par Mirza.

La robe à ramages habillait le dossier d'un fauteuil. La perruque bouclée coiffait un vase d'albâtre. Sur la table : trois verres, une carafe à demi pleine d'eau, un flacon vide, des fruits blets, des pelures de pommes et de poires, plusieurs gâteaux de miel privés de leur contenu. Tout, à peu près, en l'état où nous l'avions laissé.

La flûte, pourtant, avait disparu.

Les suppositions se précisaient. Elles se muèrent en certitudes quand nous fûmes fixées sur le sort du marquis de Verluys.

Nous le trouvâmes dans sa chambre, sur son lit, et des plus mort. Je ne vous le décrirai pas. Qu'il vous suffise de savoir que nous le reconnûmes suffisamment pour être sûres que c'était lui, encore que le trépas et les corbeaux se fussent bien acquittés de leur tâche. Oui, c'était bien là le géant marqué de petite vérole auquel M. de Maucroy avait fait allusion.

J'avais saisi le bras de M<sup>me</sup> d'Estrailles.

— On l'a tué ! lui dis-je.

— Pourquoi prenez-vous toute chose au tragique ? me répliqua-t-elle d'un ton excédé. Pourquoi voulez-vous qu'on ait occis ce monsieur-là ? Pour le voler, n'est-il pas vrai ? Eh bien, mais, regardez : pas un meuble rompu..., voici des bijoux dans une cassette, de l'or dans cette bourse... Découvrez-vous quelque vestige de lutte ? Du désordre ? Une blessure ? Du sang ?... M. de Verluys s'était mis au lit avant que de mourir : voyez son bonnet d'aplomb sur sa tête, voyez ses souliers bien rangés sous ce tabouret... Il ne manque ici que la robe de chambre et la perruque... Voyez encore : l'éteignoir couvre la cire, le livre d'heures est au chevet. Il est mort en dormant, cet heureux mortel !

— En vérité, fis-je. Mais alors, quelqu'un s'est introduit après sa mort...

— Sans doute.

— Un passant, un étranger...

— Que sais-je !

Nous étions revenues dans la salle que vous savez.

— L'homme qui nous a reçues ici, repris-je, il riait devant le trumeau. Il riait de se voir affublé de la robe et de la perruque... Et nous l'avons surpris sous ce déguisement. Et il a profité de l'aubaine... Louise... Louise, ce ne peut être qu'un de ces sacripants dont M<sup>me</sup> de Maucroy...

— Non ! lança M<sup>me</sup> d'Estrailles avec emportement. N'insistez pas, ma chère, s'il vous plaît. Je sais, parbleu, à qui j'ai affaire dans le monde. Celui auquel j'ai... qui m'a... enfin qui nous a reçues, celui-là est né, je vous le dis. N'en parlons plus.

— Loin de moi la pensée de vous peiner, repartis-je, mais...

— Mais quoi encore ?

J'étais outrée de ses contradictions. La réalité était si limpide, à mon sens, que la nier, pour quelque motif que ce fût, m'enrageait.

— Nous n'avons vu ni ses cheveux ni ses oreilles, dis-je méchamment. La perruque les dissimulait. Qui vous prouve qu'il n'a pas les cheveux crépus et les oreilles percées d'anneaux barbares ?... Nous n'avons pas vu ses pieds, grâce à la robe traînante. Il avait gardé ses babouches ! Souvenez-vous de l'empressement qu'il mit à châtier Mirza, lorsqu'elle l'assaillait aux jambes...

M<sup>me</sup> d'Estrailles leva les yeux de dessus le livre des *Métamorphoses* que le vent avait fenilleté et qu'elle parcourait après lui. Elle fit un éclat de rire. Je me mordis les lèvres... Evidemment, elle savait mieux que moi ce qu'il y avait sous la perruque et sous la robe. Mon front s'empourpra.

— Qu'allons-nous faire ? demandai-je vivement.

— Avertir les gens de Rouvres que le marquis de Verluys est trépassé, et que nous l'avons trouvé tel en lui rendant visite. Dire qu'il a succombé entre nos deux passages à la Verluysière.

C'était le plus simple, en effet.

Mais M<sup>me</sup> d'Estrailles, tout en parlant, s'attachait à déchiffrer les traces boueuses qui souillaient les dalles et le tapis. Il y en avait des quantités, de petites pattes de poil et de griffes, de serres nerveuses, de légers sabots fourchus. Aucune empreinte humaine, que les nôtres qui étaient toutes fraîches. Cela semblait indiquer que l'inconnu n'était pas resté à la Verluysière bien longtemps après notre départ.

— Un grand cerf est venu, dis-je sans y penser.

— Un cerf ? Point du tout. Et puis, regardez. Si vous étiez moins ignorante de vénerie, vous connaîtriez que ces grandes traces courtes, que vous prenez pour celles d'un dix cors, ont quelque chose d'extraordinaire...

— Quoi donc ? demandai-je, assez intriguée par la figure qu'elle faisait.

— Ces pieds, déclara-t-elle, sont d'un bouc, et ne sont que pieds de derrière. On perdrait sa peine à chercher les deux autres.

Elle me regardait, les yeux dans mes yeux, et jouissait de ma stupeur. Je voyais bien où elle voulait en venir, et, comme on dit, j'apercevais le bout de l'oreille... qui était pointu.

— Louise ! m'exclamai-je. Vous avez la berlue !

Mais sans plus insister, M<sup>me</sup> d'Estrailles me dit :

— Emportons-nous ce livre, en souvenir de l'aventure ? Nous ne ferons pas grand tort aux héritiers du marquis...

Elle parlait des *Métamorphoses*. Et pour qu'aucun doute ne subsistât dans mon esprit, touchant ce qu'elle voulait me faire entendre, elle me montrait la page où la nymphe Syrinx, encore femme et déjà roseau, échappe par cet artifice à la poursuite du dieu Pan...

Si je vous disais que la flûte se fit entendre alors au fin fond des bois, vous ne me croiriez point. Et vraiment je n'ose vous le dire, car l'aquilon, s'étant levé, faisait un si grand murmure qu'on y démêlait tous les bruits possibles ; et voilà une flûte qui chanta pour lors avec trop d'à-propos pour avoir chanté hors de moi-même.

MAURICE RENARD.

Mai 1919.